

Françoise PICQ

Martine Storti, *Sortir du manichéisme, des roses et du chocolat*

Michel de Maule, 2016

Après Charlie, après le 13 novembre, après Cologne... Face à des événements bouleversants, il faudrait accepter de regarder en face l'inattendu, de mettre en question ses schémas de pensée. Pourtant, passé le moment de sidération, les événements sont rapidement intégrés à des grilles de lecture préétablies. Le manichéisme est certainement ce qui caractérise aujourd'hui le débat politique. C'est le cas des polémiques intellectuelles et médiatiques, où la question des femmes est souvent instrumentalisée, au service d'intérêts politiques divers. C'est aussi le cas parmi les féministes, où le clivage autour du voile à l'école, de la République, de la laïcité est devenu un fossé de méfiance et d'anathèmes.

Face à l'imprévu, les mêmes schémas explicatifs sont convoqués. D'un côté, l'événement est banalisé, ramené à la généralité de la domination masculine, pour éviter toute accusation de racisme ou d'islamophobie et ne pas faire le jeu de l'extrême droite, tandis qu'il apporte de l'eau au moulin des autres pour dénoncer en bloc les immigrés, les musulmans qui refusent nos valeurs et sont une menace pour notre identité.

Martine Storti poursuit la réflexion inaugurée en 2010 par le congrès « Le féminisme à l'épreuve des mutations géopolitiques³ ». Il s'agissait de prendre en compte les grands changements du monde depuis la « Belle époque » du MLF, d'y confronter la pensée féministe et d'avancer dans la reconstruction des enjeux féministes par rapport au monde tel qu'il était devenu : terriblement complexe et résistant aux explications univoques.

Les malheurs de l'identité

Ce n'est pas que la notion d'identité soit dangereuse en soi, précise Martine Storti. Tout dépend de la définition qu'on en donne et de l'usage qu'on en fait, selon que l'on conçoit l'identité comme immuable ou comme prise dans l'historicité, selon qu'on la voit close ou ouverte, selon qu'elle interdit ou qu'elle permet la dialectique entre le même et l'autre.

Or, force est de constater que se répand une vision pessimiste de l'identité française, malheureuse, perdue, menacée... que ce soit sous la plume d'Alain Finkielkraut, rejoignant les positions d'écrivains ou d'hommes politiques de droite, obsédés par l'immigration (Renaud Camus), ou dans les provocations du bateleur médiatique Eric Zemmour.

3. *Le féminisme à l'épreuve des mutations géopolitiques*, sous la direction de Françoise Picq et Martine Storti, éditions iXe, 2012.

Symétriquement, du côté des Indigènes de la République et autres tenants du post-colonialisme, la France est vue comme structurellement raciste et colonialiste, islamophobe et inégalitaire. Elles/ils sont les héritiers de la colonisation et de l'esclavage, non pas comme une mémoire mais comme une identité immuable. Dans une vision unilatérale et binaire, le monde est divisé en « blanc / non-blanc » ; de souche / pas de souche.

Il ne s'agit pas de nier les problèmes sur lesquels, de part et d'autre, s'appuie le pessimisme mais de sortir du manichéisme. Affirmer la responsabilité des assassins, ne pas les considérer comme des produits de l'islamophobie, des victimes du racisme ou des inégalités, ne trouver nulle excuse à l'antisémitisme revendiqué, à l'offensive identitaire islamique ; mais voir aussi la concentration des populations issues de l'immigration, l'incompétence ou l'indifférence des politiques publiques, le racisme, le laisser-faire de la ghettoïsation, du clientélisme communautaire. Et ne pas considérer les Français d'origine immigrée comme une entité, tous pareils, des « Autres ».

Les femmes, mesure de l'identité

De part et d'autre, les femmes sont instrumentalisées et servent de mesure de l'identité. D'un côté (Sarkozy), l'émancipation des femmes est transformée en étendard identitaire, national, voire nationaliste, en occultant le fait que cette émancipation des femmes soit un processus historique, une conquête des luttes.

Y répondent les tenants du décolonial (Houria Boutelja) affirmant que la laïcité, l'interdiction du voile, l'égalité et la liberté des femmes ne sont que les instruments du racisme, de l'islamophobie, de l'opposition entre « eux » et « nous ». Le féminisme est alors considéré comme complice du racisme et de l'islamophobie, l'autre nom de l'impérialisme occidental et du néocolonialisme (cf. *Les féministes blanches et l'Empire*). Pour Houria Boutelja, s'il y a oppression des femmes « racisées » par des hommes « non-blancs », ce n'est qu'en réaction virile au « patriarcat blanc et raciste ». Les femmes doivent comprendre et subir ; « la critique radicale du patriarcat indigène est un luxe » qui leur est interdit et le féminisme est « comme du chocolat ». Seul est légitime le féminisme décolonial, c'est-à-dire « un féminisme paradoxal qui passera obligatoirement par une allégeance communautaire », refusant « l'injonction à l'émancipation ».

Cette position, qu'il est difficile de qualifier de féministe, est soutenue par un certain nombre de féministes, de celles qui, comme Christine Delphy dans les années 1970, se réclamaient du féminisme universaliste et refusaient que le combat féministe soit subordonné à d'autres causes. Ce qui était vrai en France aux temps du MLF ne le serait plus aujourd'hui. Et l'universalisme jadis revendiqué est abandonné au profit d'un différencialisme non de sexe, mais de culture et de religion, incongru pour qui se veut héritière de Simone de Beauvoir

De façon symétrique, les femmes sont ainsi otages de l'identité. Faire de l'émancipation des femmes un élément de l'identité nationale en niant son historicité, c'est ôter à cette émancipation son statut d'enjeu politique. Au contraire historiciser cette conquête, c'est la voir possible pour d'autres ; c'est reconnaître sa valeur et sa portée universelle. Ce qui ne signifie pas que le chemin de l'émancipation soit identique pour toutes les femmes et toutes les cultures, mais que des principes et des droits valent pour toutes.

Quand ils entendent le mot genre, ils sortent leur théorie

C'est aussi la question de l'identité qui se trouve posée, non plus identité nationale mais identité sexuelle. Revenant sur la violente polémique qui a accompagné les *ABCD de l'égalité* en même temps que le « mariage pour tous », Martine Storti fait part de son étonnement devant la violence des réactions à une initiative somme toute banale, visant à faire avancer l'égalité entre les filles et les garçons et à lutter contre les discriminations de sexes ou de sexualités, objectifs qui figurent dans les programmes de l'école depuis des décennies, en commençant par le commencement. Étonnement aussi devant les alliances paradoxales au nom d'un conservatisme déguisé en sauvegarde de l'humanité. La papauté, qui avait inventé la « fumeuse et nuisible théorie du genre » est rejointe dans une « première coalition, où se côtoient des antisémites, des royalistes, des néonazis, des intégristes catholiques et musulmans, des homophobes, des identitaires islamophobes ». La droite politique est rejointe par Michel Onfray, Julien Dray, Alain Finkielkraut, Jean Pierre Le Goff, tous hantés par un spectre : l'indifférenciation des sexes. Et, bien sûr, Eric Zemmour se retrouve dans ce combat, lui qui dresse un tableau apocalyptique d'une France dévirilisée. Depuis Mai 68, les féministes ont gagné leur combat, avec le renfort des homosexuels. Les hommes occidentaux sont dévirilisés, et la France féminisée, femellisée. L'État fort, patriarcal, garant de la force de la France est remplacé par un État maternel qui infantilise et culpabilise.

Sortir du manichéisme, c'est encore dénoncer maints discours qui sont dans l'air du temps (Jean-Claude Michéa, Laurent Bouvet, Jean Pierre Le Goff). Dénoncer la stupide opposition du social et du sociétal, où le sociétal (où on met les libertés sexuelles, le féminisme, les droits des homosexuels, le genre, les rapports parents enfants, etc.) servirait d'alibi au maintien des inégalités principales qui sont économiques. C'est prendre le féminisme comme une question politique, centrale.

C'est prendre les situations dans leur complexité. Combattre les ravages de la marchandisation du monde sans abandonner le libéralisme, combattre l'islamisme et nommer les assassins sans les confondre avec tous les musulmans, oser prononcer des mots anciens : Lumières, unité du genre humain, universel. La liberté, l'égalité, les droits, les émancipations ne sont pas occidentales. Et identité peut aussi se comprendre au sens de ce qui est identique, ce qui fait ressemblance et assemblage.